Avant-propos

Autor(en): **Caraion, Marta / Durrer, Sylvie**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1995)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

AVANT-PROPOS

«La Crise des théories ?»: tel était l'intitulé du colloque qui a réuni en décembre 1994 une grande partie des jeunes chercheurs suisses en littérature française.

Un constat est à l'origine de cette question volontairement provocante : la suspicion grandissante que ces dernières années paraissent manifester à l'égard des théories. Les credos marxistes, psychanalytiques, structuralistes, déconstructivistes et autres semblent relayés par un penchant pour l'éclectisme. Les cadres théoriques singuliers suscitent l'éloignement, la méfiance, voire le rejet. Rares sont ceux qui prêchent encore la rigidité théorique. Il a donc fallu interroger enseignants et critiques sur ce changement dans la mentalité du chercheur en littérature, afin de confirmer (ou d'infirmer) ce sentiment initial d'une désertion des modèles théoriques uniques.

Quelques questions très générales ont été posées aux participants et conférenciers pour guider la réflexion. Qu'appelez-vous théorie littéraire ? Quel statut accordez-vous aux modèles théoriques que vous utilisez et comment les intégrez-vous à vos analyses ? Comment effectuez-vous vos observations ? Quel est pour vous le statut de l'exemple ? Quels sont vos objectifs en tant que critique littéraire ? Comment considérez-vous l'éclectisme ? Autant d'interrogations que tout chercheur est amené une fois ou l'autre à s'adresser, et qui ont permis de dresser un panorama des tendances critiques en Suisse.

Polémique à dessein, le titre a suscité de nombreux débats. Si l'interprétation littéraire apparaît souvent comme un domaine mal délimité, qui puise dans les autres disciplines des sciences humaines le matériau nécessaire à son élaboration, il a semblé dès lors présomptueux de parler de théories proprement littéraires, et plus présomptueux encore de parler d'une crise. L'histoire de l'art, l'anthropologie, la philosophie, l'histoire, la sociologie, la

psychanalyse fournissent le plus souvent au critique littéraire des cadres théoriques d'emprunt qu'il applique avec plus ou moins de bonheur aux textes. Ne doit-on pas dès lors penser que la crise serait celle de l'interprétation, les théories en elles-mêmes se portant à merveille ?

Pour Noël Cordonier, la crise n'est pas nécessairement une phase pessimiste, un simple malaise, ne générant aucun renouvellement, elle peut aussi être le signe avant-coureur d'un progrès, voire le prélude nécessaire à une progression. D'ailleurs, l'on peut se demander si les événements actuels relèvent vraiment de la crise ou s'ils ne signent pas plutôt la simple désertion de certains chantiers. Cette conception signifierait alors l'abandon du paradigme kuhnien qui se base sur la notion de *mutation* au profit du paradigme de Prigogine et Stengers construit sur la notion de *glissement*. Selon Cordonier, «dans ce cadre, la crise dramatique, puis l'épuration intellectualiste qui s'ensuit lorsqu'un nouveau paradigme est adopté, sont remplacées par un trouble et une instabilité permanente, qui sont sans doute inconfortables, mais qui paraissent être les conditions de la recherche actuelle».

Le caractère prétendument extraordinaire de la crise mérite par ailleurs d'être interrogé à l'aune de l'histoire de la critique. Or, celle-ci, comme le montre Alain Corbellari, enseigne que cette situation n'est pas inédite, que le XIXe siècle a vécu des débats comparables à ceux du structuralisme. C'est précisément sur le débat structuraliste des années 1960 que s'arrête Gilles Revaz qui dénonce les excès de la nouvelle critique.

Focalisant son attention sur la crise de l'interprétation, Eric Eigenmann se demande si celle-ci serait non pas un événement indépendant de la théorie mais peut-être son inévitable corollaire. En effet, la théorie ne tend-elle pas naturellement à mettre en crise l'interprétation ? Quand il y a un cadre théorique, n'est-ce pas une mécanique de la *révélation* qui va se substituer à l'*interprétation* ? Pour éviter cette réduction, Eigenmann considère que les théories ne doivent pas intervenir comme instance première dans la relation du lecteur au texte mais comme instance tierce. Ce faisant, est maintenue et réaffirmée la place première de la subjectivité du lecteur et de la singularité de l'œuvre littéraire. Le paramètre de la subjectivité du lecteur est une dimension souvent évoquée et revendiquée. Il est au cœur de l'approche féministe, présentée par Evelyne Ender comme un savoir-faire théorique destiné à servir d'abord aux femmes. Ce savoir-faire considère que «la lecture [d'un] texte provoque une réponse existentielle»,

réponse qui se construit en mettant à plat les représentations socialement, psychologiquement, historiquement orientées de la femme. Lire est donc une activité qui engage fortement le lecteur, activité qui est et devrait être à haut risque, à la mesure de l'engagement de l'écrivain dans son œuvre. N'est-ce pas là ce que nous suggère Jean-Paul Jacot, à travers sa lecture du texte de Leiris «De la littérature considérée comme une tauromachie»?

A côté de la spécificité du lecteur ou du critique, l'intentionnalité qui présiderait à l'acte de production littéraire est une dimension à prendre en compte. Ainsi, dans la tradition de Bakhtine, Laurent Adert rappelle que «l'œuvre littéraire n'est pas une langue [...] mais un *discours*». «C'est dire que le mot dans l'œuvre littéraire n'est justement pas un signe susceptible de se définir simplement et exclusivement par ses corrélations dans un système de signes ; en fait, il est une entité dotée d'un sens et d'une référence, entité qui ne devient réellement intelligible que rapportée à l'énonciation à laquelle elle participe et à l'intentionnalité qui l'anime».

Philippe Moret se montre encore plus réservé quant au rôle du lecteur dans la constitution du fait littéraire, qui ne saurait être placé sur le même plan que l'intentionnalité de l'auteur. Toutefois cette notion est extrêmement complexe, rappelle Danielle Chaperon, et doit être interrogée à partir d'une histoire des représentations collectives. L'auteur, forme de plaque sensible, doit également être envisagé dans son environnement historique.

Derrière ces observations, on discerne la même méfiance à l'égard de critères formels exclusifs. C'est bien dans cette perspective qu'il faut inscrire les réflexions de Claire de Ribaupierre sur le post-modernisme ou celles de Nicole Golay sur le maniérisme.

Enfin, l'éclectisme est un terme qui ne plaît guère, récusé le plus souvent, au profit de formulations comme celle de pluralisme théorique, qui n'est ni choix subjectif, ni solution de facilité mais qui «s'impose à cause de la complexité ontologique de l'objet littéraire» (Brooks La Chance).

Une fois ce pluralisme reconnu, comment l'organiser, comment le mettre en pratique ? Cette question a été trop peu traitée, mais quelques chercheurs ont indiqué des pistes possibles. Trop souvent, déplore Eigenmann, on conçoit la dynamique entre les techniques positives d'analyse (techniques génétique, philologique, linguistique, etc.) et l'acte interprétatif comme étant de nature progressive, linéaire. On développe d'abord les appareils tech-

niques avant de construire une interprétation, comme s'il y avait un lien nécessaire entre les deux, comme s'il y avait une causalité simple. Or, les différentes théories appliquées au texte littéraire ne libèrent pas nécessairement a priori des voies interprétatives, mais peuvent tout aussi bien l'aiguiser, la stimuler, la remettre en question.

Si le choix du pluralisme théorique est souvent partagé, si l'objectif de rendre compte d'un texte particulier est volontiers revendiqué, il est évidemment d'autres options, pour lesquelles la construction de modèles de plus en plus fins, de plus en plus adéquats, constitue le premier objectif. C'est la position représentée par Michael Schulz et Christina Vogel qui défendent une option sémiotique, soutenant l'idée qu'il existe toujours des traces textuelles du choix d'une pratique discursive. Bien que cette recherche du général semble parfois difficile à énoncer, c'est bien cette voie que choisit Christina Vogel : «les théories ne sont pas construites — idéalement, je l'avoue — pour rendre compte du déjà connu, pour ramener les textes étudiés aux canons établis, aux classes (écoles, genres, styles) constituées. Elles ont pour fonction, tout au contraire, de faire apparaître des phénomènes littéraires inédits qui, dans la mesure où ils se refusent à entrer dans nos schémas habituels, nous contraignent à réfléchir sur les lacunes inhérentes aux théories invoquées et à modifier nos vues et catégories anciennes. Elles nous conduisent à prendre conscience des limites de nos perceptions, à réviser nos convictions épistémologiques et à sentir le besoin d'inventer de nouveaux outils conceptuels.»

C'est à ce besoin et à cette impossibilité qu'est confronté Michael Rinn dans son analyse des instruments pour évoquer l'Holocauste, donné comme indicible. La question de l'indicible met par nature en crise toute théorie, puisqu'il est défini comme l'unique, le singulier, l'ailleurs, l'étranger. Dès lors, comment malgré tout parvenir à une saisie analytique de cet événement décrit comme un *ça-là-bas* ?

La difficulté d'application des théories, la crise de l'interprétation est donc fonction de l'œuvre, du genre, du thème évoqué, de l'époque, mais aussi de l'espace. Pour Claire Jaquier, certaines régions, certaines aires intellectuelles se montrent plus méfiantes à l'égard des théories que d'autres. Ainsi la province, la région, en d'autres termes la francophonie non parisienne, est plus réservée à l'égard de la théorie, qui est volontiers urbaine. Le refus théorique ne saurait plus alors relever de la crise mais bien plutôt

d'une certaine tradition intellectuelle, intimement liée au rêve de transparence du texte littéraire. Lorsqu'on cède quand même aux nécessités théoriques, celles-ci sont alors réservées au fonds français classique. Le fonds romand, lui, ne saurait être appréhendé que par des approches plus factuelles.

En résumé, les articles distinguent quatre crises qui s'appellent les unes les autres et qui sont par ordre croissant : une crise des théories, une crise dans l'application des théories, une crise de l'interprétation, une crise du jugement de valeur.

***

Ce colloque sur la crise des théories poursuivait un double enjeu, d'une part un débat sur une question d'actualité, d'autre part la réunion des chercheurs qui constituent «la relève» suisse en littérature française. La notion de relève dans le champ universitaire ou plutôt la fréquence de son emploi est un phénomène relativement récent, qui trouve son origine dans deux constats. Premièrement, un pourcentage important du corps professoral suisse va prendre sa retraite d'ici les années 2000. Secondement, les candidatures locales sont en général insuffisantes, à la fois en quantité et en qualité. Face à ce constat, les autorités fédérales on pris un certain nombre de mesures. Au niveau fédéral, des bourses existent depuis longtemps et surtout quelques postes de relève ont été créés, pour donner la possibilité aux bénéficiaires d'acquérir une expérience d'enseignement, d'améliorer leur dossier de publications et de se frotter à d'autres milieux académiques. Au niveau cantonal, en plus des postes réguliers, des bourses sont offertes. La relève est donc diversement encouragée. Ces mesures sont néanmoins insuffisantes et souvent inadéquates.

Cette relève, on en parle beaucoup, on la choie un peu, mais on ne sait pas vraiment ce qu'elle fait. Il a donc fallu transformer ce bel objet de discours en sujets de parole et montrer que si la relève doit être soutenue, ce n'est pas pour des raisons humanitaires, mais parce qu'elle est porteuse de projets, d'idées, de travaux et de savoirs.

Notre objectif a été non seulement de donner les moyens à la relève de s'exprimer, mais aussi de susciter des contacts et des réseaux d'échanges entre les différents chercheurs des universités suisses, car on observe souvent un repli institutionnel prudent quand il ne s'agit pas d'une méfiance inter-universitaire. Afin d'encourager ces contacts, une table ronde a été organisée en clô-

ture du colloque composée, outre les conférenciers, des professeurs Jean-Michel Adam (Lausanne), Claire Jaquier (Neuchâtel), Laurent Jenny (Genève) et Claude Reichler (Lausanne) qui ont bien voulu accepter le dialogue. Force est de constater que les réflexions ont porté essentiellement sur l'avenir problématique de la relève, dont on s'accorde à reconnaître les qualités, et que l'on trouve insuffisamment soutenue et encadrée, dans un contexte économique des plus précaires et dans un système universitaire également en crise.

Afin de pallier ces insuffisances, la relève a appelé à des structures plus concertées sur le plan suisse, et à un concept plus centralisé de troisième cycle. Malheureusement, il semble que ces propositions n'aient guère eu d'influence puisque les universités continuent le plus souvent de faire cavaliers seuls dans leurs programmes post-grade, anémiés par de telles rivalités. C'est pourquoi, pour lutter contre ce morcellement, et pour poursuivre le mouvement de rassemblement, d'échange d'informations et d'émulation, il est souhaitable qu'un deuxième colloque ait rapidement lieu. Certains participants ont déjà avancé une question d'importance, le retour de l'histoire dans les études littéraires.

Marta CARAION et Sylvie DURRER
Université de Lausanne et Université de Zürich